Cahiers Voltaire

9

Cahiers Voltaire

Revue annuelle de la

SOCIÉTÉ VOLTAIRE

9

Ferney-Voltaire

2010

Revue publiée avec le concours
de la Région Rhône-Alpes

La Société Voltaire
bénéficie du soutien du
Centre national du livre

Nous remercions le Centre international d'étude du XVIIIe siècle (Ferney-Voltaire)
et le Centre de recherche sur les sciences de la littérature française
(Université Paris Ouest Nanterre La Défense) de leur participation.

La préparation de ce numéro a été facilitée par
les services de la Bibliothèque de Genève
et de l'Institut et Musée Voltaire.

Correspondance, manuscrits, ouvrages pour compte rendu

Cahiers Voltaire, BP 44, F-01212 Ferney-Voltaire cedex, courriel cahiers@societe-voltaire.org
Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés sans dédicace personnelle.

© Société Voltaire et Centre international d'étude du XVIIIe siècle 2010

Diffusé par Aux Amateurs de Livres International
62 avenue de Suffren, 75015 Paris, France,
pour le Centre international d'étude du XVIIIe siècle,
BP 44, 01212 Ferney-Voltaire cedex, France

ISBN 978-2-84559-066-3

ISSN 1637-4096

Imprimé en France

Marie-Julie Maître, *Réception et représentation de la philosophie chinoise en France du seizième au vingt-et-unième siècle*, sous la direction de Gregory B. Lee et Bruno Pinchard, Université Jean Moulin-Lyon 3, Lyon, 2010.

La thèse traite de la réception et de la représentation de la philosophie chinoise en France où elle s'avère non reconnue, voire méconnue par les philosophes français du vingt-et-unième siècle qui lui refusent le qualificatif de philosophie pour la classer dans les sagesses, pensées et spiritualités.

Notre étude tente de comprendre cet état de fait en cherchant l'origine de la représentation de cette « autre » philosophie à travers les siècles à partir de sa réception en France, permise par les jésuites au seizième siècle. Nous essayons d'analyser si les philosophes, parmi lesquels Voltaire, lecteurs des *Lettres édifiantes et curieuses* éditées à partir de 1702, ont relayé ou non, les représentations biaisées des jésuites qui ne fréquentaient qu'une partie de la société chinoise, la classe des Lettrés, et qui ont aiguillé leur description de la Chine et de sa philosophie dans une volonté de justification de leur entreprise de conversion à Rome.

Voltaire, représentant de la « sinophilie » en France, utilise la Chine pour critiquer les dérives de son temps. Ne suivant pas les jésuites dans leur apologie de la religion chrétienne et dans leur visée de conversion, il a extrait de leurs analyses l'idée que la présence de la moralité en Chine montre la relativité de la moralité elle-même, prouvant ainsi qu'elle peut exister et se construire sans la religion.

Voltaire ne soutient pas l'idée d'une Chine « autre » initiée par les jésuites et fait montre au contraire d'une volonté d'échanges « transculturels » : éloigné d'un état d'esprit eurocentrique et relativisant le christianocentrisme, il manifeste un véritable intérêt pour les cultures lointaines. Il découvre qu'elles évoluent selon des lois rendues complexes parce que s'y interpénètrent de nombreux facteurs liés aux sciences, aux lettres, au système politique et aux mœurs. Voltaire a donc œuvré à la découverte de la spécificité des cultures (les fameuses *Lettres philosophiques*, qui n'ont pas un caractère exotique, l'attestent suffisamment).

Parmi les représentations de la Chine et de sa philosophie que les jésuites ont diffusées en France, on trouve celle d'un prétendu retard scientifique. Voltaire, pourtant ardent défenseur de la Chine, se fait néanmoins le relais de cette caractéristique. En effet, il poursuit l'idée de Leibniz selon laquelle les Chinois ont été novateurs dans le domaine scientifique (Voltaire respecte la science chinoise pour son ancienneté) mais se seraient stoppés à un moment donné si bien que l'Europe les dépasserait maintenant. Voltaire évoque aussi la prétendue propension des Chinois à croire en des superstitions que les progrès de la science refoulent quand elle est développée plus avant. Dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), il essaie tantôt une explication biologique de ce « retard » : les organes des Chinois, différents par leur nature de ceux des Européens, leur auraient permis de trouver ce dont ils avaient besoin immédiatement, les empêchant de développer davantage leur ingéniosité. Tantôt c'est le trop grand respect de ce qui a été transmis par les Anciens tout comme la nature de la langue chinoise qui empêcheraient le progrès de la Chine.

Voltaire se fait également l'écho de l'image du « sage chinois » initiée par les jésuites. Il va développer ce stéréotype et présenter la Chine comme contre-exemple de l'Europe en ce qui concerne la tolérance religieuse : cette culture extrêmement raffinée et ancienne constitue en effet un argument contre l'antériorité du peuple de Dieu et la révélation biblique. Dans sa tragédie *L'Orphelin de la Chine* (1755), première pièce française à sujet entièrement chinois, Voltaire exalte la prépondérance de Confucius ainsi que la vertu des Chinois. L'article « Chine » du *Dictionnaire philosophique* (1764) souligne la perfection du gouvernement et des mœurs chinois, ce qui aboutit à poser la supériorité morale et politique des Chinois sur les Européens tout comme l'idée que la constitution de l'empire chinois est la meilleure au monde.

Voltaire se représente également la Chine comme un modèle politique du despotisme éclairé. En témoigne son éloge de l'empereur et du paternalisme, fondé sur l'autorité du père à l'œuvre dans la

famille. L'empereur dans l'*Essai sur les mœurs* est celui qui doit donner l'exemple ; premier philosophe, il fait figure de souverain le plus sage et le plus juste de la terre.

Les philosophes français du seizième siècle ont évoqué la philosophie chinoise moins comme une philosophie étudiée pour elle-même que comme argument intervenant dans leurs systèmes afin de contrer les institutions ou les mœurs de l'Europe. Voltaire utilise la Chine comme une arme pour critiquer la religion, les institutions et coutumes de l'Europe. La Chine lui sert pour sa satire de la société française et lui offre un autre exemple d'organisation sociale, religieuse et politique qui représentait un début de solution pour les problèmes de l'Europe, déchirée par des guerres de religion, dans le sens où elle offre un modèle de tolérance religieuse.

On peut en définitive constater chez Voltaire une volonté de réhabiliter la Chine pour contrer les sceptiques qui diffusent des informations négatives sur cet empire comme Montesquieu. Il en dresse un éloge dont la reconnaissance de l'autorité des gens de lettres, le modèle méritocratique, ainsi que la tolérance religieuse et politique sont les piliers principaux. Voltaire s'est donc fait le relais de certaines images véhiculées par les jésuites qui participent de la représentation contemporaine française de la philosophie chinoise.

Marie-Julie Maître

Myrtille Méricam-Bourdet, *Écrire l'histoire : figures du pouvoir dans l'œuvre historique de Voltaire*, sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger (ENS de Lyon), Université Lumière - Lyon 2, 2009.

Bien qu'elle participe à une redéfinition de la pratique historiographique à l'Âge classique, l'œuvre historique de Voltaire a été peu étudiée. On s'est peu interrogé sur l'art de l'historien, et on a souvent résumé la conception de l'histoire et de la politique qui s'y exprime au rôle majeur joué par les « grands hommes ». Cette thèse met à l'épreuve une telle conception et fait valoir la complexité de la lecture voltairienne de l'histoire, tant dans les ouvrages circonscrits à un règne que dans son histoire universelle, l'*Essai sur les mœurs*. Face aux apories des systèmes politiques élaborés par ses contemporains, et que Voltaire dénonce, l'écriture de l'histoire est le lieu privilégié où se déploie une conception réfléchie du pouvoir et des enjeux du politique.

S'il est indéniable que Voltaire ne propose pas de théorisation systématique du politique, sa compréhension des ressorts du déroulement historique et l'interprétation qu'il en donne reposent sur un ensemble de principes relativement cohérents, tant du point de vue de l'appréciation des fondements du pouvoir – si importants au regard des enjeux de légitimation portés par l'écriture de l'histoire –, que de ses réalisations. Dans cette perspective, la première partie met au jour les soubassements sur lesquels repose la représentation voltairienne du pouvoir et qui déterminent le choix de l'écriture de l'histoire par différence avec une théorisation sans cesse dénoncée par Voltaire. Ce dernier se positionne ainsi à la fois contre la tradition historiographique faisant de l'écriture de l'histoire une pierre de touche de la légitimation du pouvoir, et contre toute reconstitution spéculative et théorique des formes politiques. Ces soubassements méthodologiques sont alors en parfaite cohérence avec l'appréciation voltairienne du pouvoir comme un *fait*, dont la légitimité ne saurait s'énoncer *a priori* et dont l'historien est par suite fondé à juger les réalisations effectives.

La seconde partie de la thèse envisage ensuite le déroulement historique dans ses causalités et dans ses éventuelles « finalités », en interrogeant le rôle que Voltaire accorde aux « acteurs » de l'histoire. Loin de reprendre l'antienne du Voltaire « théoricien des grands hommes », étant donné le rôle apparemment prégnant des figures individuelles dans le déroulement historique, la thèse montre comment l'appréhension du fait historique par le biais de figures individuelles n'est que le support à l'expression d'un point de vue politique surplombant, situant ses analyses au niveau des États et de la collectivité. Les développements du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, par dif-